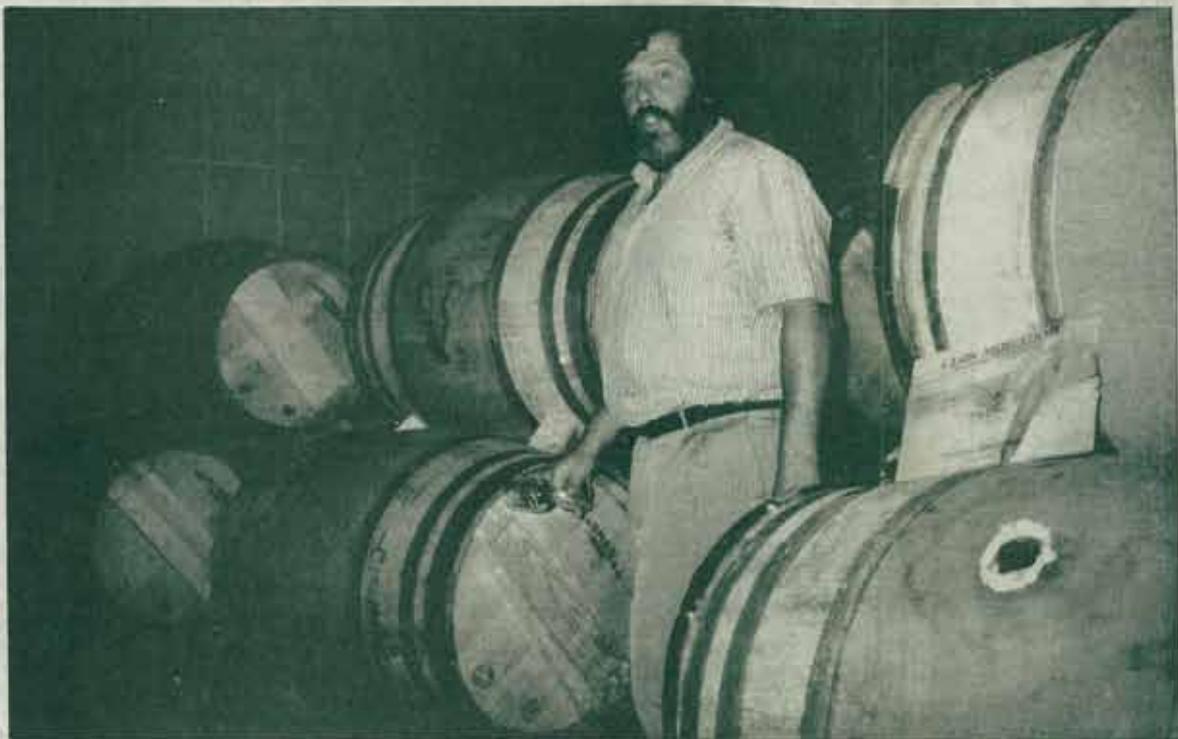


Dans ses vignes, il écrit la suite des Gens de Mogador

Pour lui, la saga des Gens de Mogador n'est pas terminée. Elle continue là où son ancêtre se dressa contre le mauvais sort : en Catalogne. Héritier d'une dynastie au destin turbulent, René Barbier y fait enfin son vin : « Le Clos Mogador ».



René Barbier dans son cellier du « Clos Mogador ». Quelque 12.000 bouteilles par an de ce vin cousin de celui du Martinet. (Photo La Dépêche)

DEPUIS l'an dernier, la maison s'est agrandie. Mais on ne peut pas, tout à fait, dire « la maison ». Au début, c'étaient quatre murs autour desquels il a construit. Et, maintenant, à quelques mètres, il monte des murs nouveaux. « Mon fils logera là et il y aura, aussi, des pièces pour accueillir ceux qui viennent », dit-il. Il ajoute : « Bientôt, une tour » à la catalane « reliera les deux bâtiments ». Sa « maison » est dans un creux. Il voit, autour, ces coteaux, la terre d'un brun rouge, la pierre, les terrasses, la vigne, ces espaces encore à planter.

C'est à lui. Il dit : « C'est le destin des Barbier : se trouver au plus haut, tomber au plus bas et recommencer ».

Et les Barbier, ce sont « Les Gens de Mogador », ou presque... « Elisabeth, qui a écrit la série romanesque, avait épousé Raymond, un frère de mon grand-père », raconte aujourd'hui René Barbier. « Il était médecin. Si bien qu'ils n'ont jamais vécu au domaine, mais en ville, à Avignon ». Et le domaine, lui, ne s'appelait pas Mogador. « Pourquoi a-t-elle choisi le nom de Mogador ? Peut-être des gens de notre famille sont-ils partis au Maroc ? Je ne sais. En tout cas, la vérité, c'est que c'était le domaine du Martinet, à Violès, près de Vaison-la-Romaine ». Là, 1.500 hectares de vigne : pour du vin doux, pour du Côtes-du-Rhône courant, pour un cru de Côtes-du-Rhône : le Plan de Dieu.

Tenter sa chance en Espagne

Et c'est la fin du siècle dernier. Le phylloxéra ravage les vignes françaises. « Alors, mon arrière grand-père, Léon, part en Espagne pour approvisionner en vin les négociants français. A l'époque, il travaillait avec la famille Margnat ». Léon Barbier s'installe à Tarragone. En

1880, il crée la Société René Barbier. Et son épouse Emma, elle, est restée au Martinet, pour tenir le domaine, s'accrocher à ce qui vit encore. « Papa Léon » — comme on l'appelle — en Espagne et Emma ici, voilà la vie durant des années. Avec, parfois, quelques voyages. « Emma, dit René Barbier, devait ressembler à la Julia du roman ». Et, à Tarragone, le négociant des vins grandit. Et, au Martinet — même si on a vendu quelques terres — on a replanté la vigne. Le Plan de Dieu reçoit une médaille en 1905. Le fils René — le grand-père du nôtre — prend la succession. Et deux fils viennent encore, dont encore un René, le père du nôtre.

Mais, en 1943, les Allemands réquisitionnent le Martinet. Arrachent les vignes, installent un terrain d'aviation. « Vers 1950, mon père a encore replanté, sur une centaine d'hectares seulement ».

Mais, avec les affaires d'Espagne, on s'en sort encore très largement. En 1940, à Tarragone, les Barbier sont les premiers à vendre, en bouteille, les vins du Priorat. Au Martinet, les jours sont doux.

René Barbier a gardé un cadre : vieille photo. Le château du Martinet : une grande maison de maître flanquée d'une tour. On l'atteignait par une allée de marronniers. A droite, en entrant, c'était la salle à manger, et, derrière, un salon. De l'autre côté, la chambre des grands-parents et le bureau du grand-père. Au dessus, l'appartement des parents et la chambre du petit René.

Mon grand-père à 25 ans

« J'y ai vécu, se souvient-il, de 1952 à 1954, pendant que mon père replantait la vigne. Puis, de 1958 à 1961, j'y passais les fins de semaines. Les meilleurs moments, c'était autour de la cheminée, quand toute la famille était rassemblée. Mais, on sentait bien que l'autorité était

détenue par les grands-parents. J'aurais voulu connaître mon grand-père lorsqu'il avait 25 ans... Quand il partait à Tarragone, il s'arrêtait toujours au même restaurant... la serveuse avait un beau décolleté. Il l'a épousée ; Marie-Rose. Lorsqu'elle est arrivée au Martinet, elle a demandé qu'on l'appelle « la Señora Madame ». Ma grand-mère avait des fleurs magnifiques ». Il y a aussi les vacances, à Port-Vendres, sur le voilier, « La Mariana ». « Même si j'étais assez contestataire, je n'avais guère de soucis. Mon destin était fixé : je travaillerais en Espagne, dans la Société Barbier. Alors, j'ai étudié l'œnologie à Beaune, puis à Limoux et à Bordeaux ». Mais en Espagne — le boom touristique — les Barbier investissent dans l'immobilier. Ça ne marche pas très fort. On songe à étendre le négoce des vins. On trouve un associé du coin. Mais, en s'appuyant sur des banques qu'il tient, un affairiste de première grandeur, raffe le tout. Les Barbier se trouvent comme dépossédés. Le Martinet est vendu. « Quand, dans les années 80, il y a eu la possibilité de reprendre la société, il aurait fallu verser un milliard et demi de pesetas. Impossible ». C'est un autre négociant catalan — Freixenet — qui l'acquerra.

Ruiné du jour au lendemain

« En quelques jours, raconte René, je me retrouvai sans rien. Ruiné. Je suis allé travailler dans le vin à Rioja ». Mais c'est vers Tarragone qu'il regarde, Tarragone où il est né en 1950, Tarragone où est enterré « Papa Léon » (alors que l'aïeule Emma est enterrée à Avignon).

Il y a ce creux cerné de coteaux. Il y a un village : Gratallops. Un ruisseau y passe : la Siurana. C'est au cœur de la région des vins du Priorat. Ces vins que les Barbier avaient su faire aimer. Et ces quatre murs à remonter. « D'autres copains, comme moi, se sont enthousiasmés ».

Lui, René Barbier, tout ce qu'il gagne il le met ici. Son « domaine » : 18 hectares. Une ancienne vigne de grenache : pour le reste... C'est au bulldozer qu'il met en terrasses les coteaux. Et c'est un nouvel album aux souvenirs que l'on ouvre : « premier Noël, ici, en 1983, la cheminée est faite, mais il n'y a pas de chauffage », « mai 1985 : le premier tracteur », « en 1986, on achète une cave », « octobre 89 : les premières vendanges », « novembre 89 : j'achète 25 barriques de chêne américain et 40 de chêne français ».

Et le premier « vrai vin » de René Barbier est là. « J'ai toujours trouvé des similitudes entre cette région du Priorat et celle des Côtes-du-Rhône ». Et son vin — reconnu aujourd'hui comme un des plus subtils d'Espagne — il le veut comme nourri d'une secrète nostalgie, comme porteur d'un muet bonjour de cette terre d'ici à celle du pied du Ventoux, celle de son enfance et de ses souvenirs.

Et son vin, il l'a appelé « Le Clos Mogador ». Et il signe : « Producteur : René Barbier fils ». Et son fils qui, aussi, a étudié l'œnologie se prénomme, aussi, René. « Ici, dit-il, j'ai l'impression d'écrire le septième tome du roman de ma grand-tante. Tous ces Barbier, dans cette famille cahotante, il en fallait beaucoup pour les abattre ! » Il se souvient encore : « Au Martinet, à chaque naissance, on plantait un arbre ; pour moi, ce fut un saule ».

Louis DESTREM.

« Clos Mogador » : 43737 Gratallops, Province de Tarragone, Espagne. Tél. : 19.34.77.83.91.71. On le trouve aussi...
« Chez Marquet », Avenue Carlemany, Les Escaldes, Andorre. Tél. : 19.376.820.722.
« Vinilica Vila », Agullers 7, Barcelone. Tél. : 19.34.3.268.32.27.
« Cave du 41 », 41 Rue Emile-Jamais, 30 Nîmes.